

L'Israël des Cévennes. Réflexions sur une « ex- ception huguenote » face aux Juifs¹

Par Patrick CABANEL

Le refuge offert aux juifs, au cours des années 1940, sur le Plateau Vivarais-Lignon, sans doute aujourd'hui la portion de la France rurale la plus célèbre aux États-Unis et en Israël, propose aux historiens l'énigme traditionnelle qui fait la raison d'être de leur métier : derrière le « que s'est-il passé ? », le « quelle est la cause de ce qui s'est passé ? ». Ou plutôt : quelles sont les causes, d'essence ou de contingence, immédiates ou lointaines, intrinsèques ou extérieures ? Dans le faisceau qui a fait le succès du

¹ Ce texte a été publié une première fois dans un volume aujourd'hui épuisé : Patrick Cabanel et Laurent Gervereau, dir., *La Deuxième Guerre mondiale, des terres de refuge aux musées*, Le Chambon-sur-Lignon, Sivom Vivarais-Lignon, 2003. Depuis, son auteur a poursuivi ses recherches sur la force du lien entre huguenots (protestants français) et juifs et sur l'ampleur du sauvetage des seconds par les premiers, au cours des années 1940. Citons *Juifs et protestants en France, les affinités électives XVIe-XXIe siècle*, Fayard, 2004, 351 p. ; *Chère Mademoiselle... Alice Ferrières et les enfants de Murat, 1941-1944*, Calmann-Lévy, 2010, 557 p. ; *Histoire des Justes en France*, Armand Colin, 2012, 414 p. Et, parmi un certain nombre d'articles : « Protestantismes minoritaires, affinités judéo-protestantes et sauvetage des juifs », Jacques Sémelin, Claire Andrieu, Sarah Gensburger, dir., *La résistance aux génocides. De la pluralité des actes de sauvetage*, Sciences Po. Les Presses, 2008, p. 445-456, traduction anglaise « Protestant minorities, judeo-protestant affinities, and rescue of the Jews in the 1940s », Id. (ed.), *Resisting Genocide. The Multiple Forms of Rescue*, Londres, Hurst & Company, 2011, p. 433-445. Ou encore « Le sauvetage des juifs dans le monde rural: un essai de typologie à partir de la variable protestante », Patrick Cabanel et Jacques Fijalkow, dir., *Histoire régionale de la Shoah en France*, Les Éditions de Paris, 2011, p. 33-44.

refuge au Chambon-sur-Lignon et dans sa région, on peut choisir de mettre en avant la contrainte physique : la montagne, l'isolement et le maillage de l'habitat rural, l'agriculture d'autosuffisance, la dureté des conditions de vie, une forme d'indépendance d'esprit, sur ce plateau « oublié des hommes », voilà autant de faits qui favorisent la clandestinité. Ou bien, de manière plus spécifique, on insistera sur l'existence d'un véritable parc hôtelier et d'hébergement collectif, et d'une tradition d'accueil sanitaire et de villégiature.

Ces facteurs ont joué, à l'évidence. Mais, à proprement parler, ils n'expliquent rien. La tradition et le parc hôteliers ? Mais dans beaucoup de stations thermales ou de villégiature, à Chaudes-Aigues, dans le Cantal voisin, à Lacaune (Tarn), à Luchon (Hautes-Pyrénées), à Aulus-les-Bains (Ariège), en divers endroits des Alpes, les mêmes installations ont été utilisées par le gouvernement de Vichy pour assigner à résidence des dizaines de Juifs, au risque de faciliter plus tard les rafles, comme il advint à Lacaune² : c'est un peu l'envers de l'histoire du Chambon. Le paysage et la culture de la montagne granitique ? Mais il n'est rien qui ressemble plus au Vivarais-Lignon que d'autres régions du Massif Central, l'Aubrac ou la Margeride, par exemple, où l'on n'a observé aucun refuge juif de quelque importance. Prenons l'exemple de la région de Saugues, au sud de la Haute-Loire : paysage et paysannerie sont les mêmes que du côté de Saint-Agrève, et la population avait montré quarante ans à peine avant le régime de Vichy sa capacité à s'opposer à l'État, en prenant la défense des écoles congréganistes, en protégeant des réunions clandestines de Frères des écoles chrétiennes, en se heurtant physiquement aux forces

² Sandra Marc, *Les Juifs de Lacaune sous Vichy (1942-1944), assignation à résidence et persécution*, L'Harmattan, 2000

de l'ordre (il y eut un mort) au moment des inventaires des églises, en février-mars 1906.

Histoire d'un transfert culturel : l'Ancien Testament dans l'Europe protestante

C'est donc qu'il y avait autre chose. Et l'on ne voit guère que le facteur religieux, et ses traditions culturelles et politiques, pour expliquer l'exception, distinguer de manière convaincante entre voisins ; il y a du reste bien longtemps qu'on se réfère à lui à propos du Chambon ou des Cévennes. Plus récemment, et pour des aires et des problématiques beaucoup plus larges, les historiens français ont redécouvert l'importance du fait religieux dans l'histoire des sociétés européennes, et sont revenus à Max Weber ou Ernst Troeltsch en délaissant un Marx beaucoup lu après 1945. Double raison, donc, d'interroger la différence confessionnelle si prégnante dans le Midi de la France, jusqu'à nos jours : protestantisme ici (Chambon-sur-Lignon), catholicisme là (Saugues). Protestantisme ailleurs : il n'est guère d'isolat protestant français qui ne se révèle, à mesure que progresse la recherche, comme un autre « village sauveur », une « autre terre de refuge », pour reprendre les titres des premiers ouvrages consacrés au plateau du Vivarais-Lignon et aux Cévennes dans les années 1980³. Travailler sur ces refuges, c'est voir se reconstituer l'archipel des pôles et des isolats du protestantisme français méridional : au-delà des classiques Lignon, Vivarais, Cévennes, on trouve Dieulefit (Drôme), Vabre et la montagne du Tarn, la région du Mas d'Azil (Ariège), Mauvezin dans le Gers, le Poitou, le Dauphiné, etc. La carte a été inégalement parcourue par les historiens,

³ Philip Hallie, *Le sang des innocents. Le Chambon-sur-Lignon, village sauveur*, Paris, 1980 ; Philippe Joutard, Jacques Poujol, Patrick Cabanel, *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, 2e éd., Montpellier, Presses du Languedoc, 1994 [1987].

mais le dessin général est clair. Il n'est pas jusqu'au Paris protestant, avec notamment le centre de la Clairière⁴, qui ne trouve sa place dans cette cartographie des Justes. La France catholique est de plus en plus présente, elle aussi : mais, j'ai tenté de le montrer ailleurs, selon une géographie et une sociologie qui semblent très différentes⁵. On peut avancer que se sont engagés dans l'accueil des juifs, presque exclusivement, des permanents de l'Église, prêtres (dont quelques évêques), religieux et religieuses, responsables ou enseignants de couvents, de séminaires, d'écoles religieuses, très sensibles au destin des enfants⁶. Sous bénéfice d'inventaire, on ne trouve pas l'équivalent, en Aveyron ou au Pays basque, en Vendée ou dans le Jura, de ces mobilisations de toute une population, du clergé aux paysans, des commerçants aux instituteurs, voire aux gendarmes, qui caractérisent les terroirs protestants à la cévenole, véritables « personnes morales » parmi les Justes entre les nations. La médaille décernée à la commune du Chambon, et qui pourrait l'être à plusieurs autres, un Vébron en Lozère, un Vabre dans le Tarn, un Dieulefit..., a justement pris en compte cette spécificité.

Les lignes qui précèdent ne font qu'établir un constat, qu'il faut tenter d'expliquer en remontant plus haut. On doit pouvoir le faire, dans un premier temps, même s'il faudra ensuite recourir à une autre dimension, en empruntant à l'histoire culturelle : la Réforme, ce fut l'entrée de la Bible hébraïque dans la culture euro-

⁴ Catherine Goguel, Jacques Poujol, *La Clairière. 90 ans d'action sociale au cœur de Paris*, Paris, La Clairière, 2002.

⁵ P. Cabanel, « Des justes catholiques et protestants : un essai d'approche comparée », J. Fijalkow, éd., *Juifs et non juifs dans le Tarn pendant la Seconde Guerre mondiale*, Toulouse, Privat, 2003.

⁶ Un exemple : Madeleine Comte, *Sauvetages et baptêmes. Les religieuses de Notre-Dame de Sion face à la persécution des Juifs en France (1940-1944)*, L'Harmattan, 2001.

péenne vivante ; une extraordinaire histoire de transfert et d'acculturation. Bien des populations luthériennes ou calvinistes ont été imbues de cette nourriture biblique entêtante qui a injecté le passé des Hébreux dans le présent d'un Knox, d'un Cromwell, d'un *Mayflower*, de paysanneries suisses, écossaises ou cévenoles. L'histoire des Mormons, par exemple, ne se comprend pas si l'on néglige la puissance de la rêverie sur l'ancien Israël et ses tribus perdues parmi les Protestants des États-Unis régulièrement parcourus, au début du XIX^e siècle, par ces *Réveils* qui sont autant de rembarquements collectifs pour des voyages bibliques. La *Bible belt* ne passe pas qu'au sud des États-Unis : en France aussi, elle ceinture les rebords méridionaux du Massif central, de Vabre au Chambon, de Montauban à Dieulefit. Dans la zone qu'elle circonscrit, le paysage culturel change radicalement. Jusqu'où les choses ont pu aller, c'est ce qu'il faut rappeler maintenant, pour établir du même coup combien les Protestants ont pu être des « Juifs » de culture et de mémoire, sinon de désir.

L'histoire de l'Europe, on le sait, est faite de ces « retours » de cultures antérieures au Christianisme et que l'Église avait réussi à tenir en lisière, mais qui resurgissent après avoir été gardées pendant des siècles, acheminées, importées par les philosophes arabes ou juifs. Il en va ainsi de la philosophie grecque et de l'ensemble de la culture antique que se réapproprient au grand jour les humanistes de la Renaissance. Un autre phénomène est passé plus inaperçu en France parce que, précisément, le protestantisme y a été vaincu : le retour, l'ingurgitation par une partie de l'Europe de la culture biblique (l'Ancien Testament). À y réfléchir, c'est un moment assez extraordinaire de l'histoire religieuse et intellectuelle : une partie des classes européennes éclairées, mais aussi des peuples urbains et paysans, parviennent, en dépit de l'infinie distance dans

l'espace, le temps, la conception du monde, en dépit de l'infériorité dans laquelle sont tenus les héritiers officiels, à entrer dans le monde de l'Ancien Testament tel que la Bible le leur offre, à vivre en contemporains des Hébreux dont le Livre raconte l'élection et les tribulations. Il y a là comme un défi : un peuple, un Temple, une langue, voire un Dieu sont morts, et ceux qui en charrient les restes dans leurs fourgons de migrants forment une minorité méprisée et maudite, mise au ban des nations, parquée dans les stigmates de sa différence irrémédiable. C'est pourtant cette culture que la Réforme vient chercher et dont elle fait le pain nourricier de toute une partie de l'Europe.

Certes, la Réforme est aussi adaptation : même si elle décuple le nombre des lecteurs savants de l'hébreu, par la formation de ses pasteurs, c'est en allemand, en anglais, en français, en tchèque, en polonais, en croate, en slovène, en suédois, etc., que la Bible vient aux masses européennes. Ces traductions par Luther (à partir de 1522) ou Olivetan (1535), cette *Authorized Version*, réalisée en 1611 et utilisée jusqu'à une révision (légère) en 1885, cette Bible de Kralice (tchèque, 1579-1594), etc., sont tenues, on le sait, pour les premiers monuments littéraires des langues concernées. Mais il y a autre chose, au moins dans le cas du français qui va nous retenir : ces langues que nous disons vernaculaires ne le sont pas, et encore moins maternelles ; « Paternelles », si l'on veut, par allusion au Père. Elles se situent à distance des dialectes, et parfois très loin, comme dans la France de langue d'oc. En outre, les traductions se figent pour des siècles, en dépit de toilettages (Ostervald, au XVIII^e siècle, pour la Bible d'Olivet), la distance de l'archaïsme venant tôt s'ajouter à celle de la langue écrite savante. Dans le même temps, la lecture, collective ou personnelle, interdite ou autorisée, ne cesse de visiter le texte. Le français du XVI^e siècle devient pour les Protes-

tants, jusqu'au début du XX^e, un peu de ce qu'est l'hébreu pour les Juifs : une langue sacrée ; non pas morte, comme le latin, mais lue, entendue, méditée, parlée aussi, dans le champ religieux. Le « vrai » français, lui, a continué à vivre et à évoluer ; à la fin du XIX^e siècle, il a été proposé ou imposé à l'ensemble de la population dans une forme qui n'est pas plus naturelle, pas plus vernaculaire que ne l'était le français d'Olivet : c'est le « parler primaire » inculqué par les instituteurs à travers la dictée, la rédaction, la récitation, le manuel, l'examen du certificat d'études. Mais le français biblique des protestants n'en a pas moins subsisté, rempli de noms sonores (Nabuchodonosor, Jéricho...), envahi par des essences et des odeurs lointaines. Par cette coulée du XVI^e siècle dans leur vie religieuse, et par son fastueux charroi des *Juges* et des *Rois*, les protestants vivent dans un paysage culturel profondément distinct de celui de leurs voisins catholiques. Les Juifs ne sont plus le peuple déicide et perfide que condamne l'Église catholique, et pas plus ces « sémites » inventés par le XIX^e siècle ; mais bien le peuple élu de Dieu, familier à ceux pour qui l'Ancien Testament est matière vivante du dimanche, sinon de la semaine. Dans les montagnes cévenoles, personne ou presque n'a jamais vu de Juifs avant le refuge des années 1940 ; mais chacun les « connaît » déjà, partage avec eux la même culture livresque. Les Hébreux étaient là depuis quatre siècles, lorsque les juifs sont arrivés. Il faudrait parler de philo ou de néo-hébraïsme pour dire cette intime connaissance qui ne partage pas les références classiques de l'antijudaïsme, encore moins de l'antisémitisme.

Pays et patois de Canaan

Ouvrons ici, pour illustrer le propos, tel ou tel dossier concret. Ainsi cette capacité qu'a eue l'imprégnation biblique de renouveler le stock des prénoms masculins : beaucoup d'Abel,

d'Élie, d'Isaac, chez les grandes figures protestantes du XVII^e siècle. Parmi les principaux chefs camisards, nés au tout début des années 1680, on trouve un *Abraham Mazel*, un *Salomon Couderc*, un *Élie Marion*, un *Gédéon Laporte*, un *Abdias Maurel*. Le héros des *Nourritures terrestres*, de Gide, s'appelle Nathanaël. Ce trait est encore banal. L'est beaucoup moins, sans doute, le surnom donné à une riche plaine située à l'ouest de Nîmes, la Vaunage, et de population majoritairement protestante au XVII^e siècle : « la petite Canaan ». C(h)anaan, dans la vallée du Jourdain, est le nom poétique de la terre promise que des cantiques très connus ont popularisé : « De Chanaan quand verrons-nous le céleste rivage ? », entonnent encore, impavides, les foules protestantes du XIX^e siècle. Ou bien : « En marche ! en marche ! allons en Chanaan ! Volons vers la terre promise⁷ ». « [Dieu] nous avait choisi pour son Peuple. [...] Il nous avait même fait naître dans un País abondant en lait et en miel, comme la Terre de Canaan », se souvient le Nîmois Claude Brousson au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes⁸. Au milieu du XVIII^e siècle, l'historien de Nîmes, Léon Ménard, ou le pasteur Antoine Court, se font l'écho de cette réputation :

« Dans le diocèse et au voisinage de Nîmes, on trouve un long et large vallon, rempli de tant de villages qu'ils semblent se toucher tous. [...] Les Protestants y comptaient avant la révocation de l'Édit de Nantes, une trentaine de leurs églises et autant de temples ; et, soit à cause de cela ou de l'agrément et de la fertilité de ce canton, ils l'appelaient la petite Canaan⁹ ».

⁷ E.-G. Léonard, *Le protestant français*, Paris, 1957, p. 117-120.

⁸ Cl. Brousson, *Manne mystique du Désert ou sermons prononcés en France dans les Déserts et dans les Cavernes durant les ténèbres de la nuit et de l'affliction*, Amsterdam, Henri Desbordes, 1695, sermon VI : I, p. 223.

⁹ A. Court, *Histoire des troubles des Cévennes ou de la guerre des camisards*, Montpellier, Presses du Languedoc, 2002, p. 131 [1760] ; « Ils y avaient eu même un si grand nombre de temples, qu'ils donnèrent à

L'identification des paysages gardois et cévenols à ceux de l'ancien Israël resurgit dans toute sa force au XIX^e siècle, y compris chez un Michelet, traversant le Gard en juin 1844 : « Une nature énergique, une nature mesquine, des paysages, des cailloux, une Judée enfin, tout cela prédisposait le pays à prendre aisément l'esprit judaïque, biblique, le protestantisme¹⁰ ». Le pasteur Napoléon Peyrat, qui se fait en 1842 l'historien des Camisards, décrit ainsi leur pays :

« C'est le foyer de la résistance, l'orageux berceau des pasteurs du Désert, et, pour parler comme eux, le territoire sacré d'Israël. Le Bas-Languedoc, tant hanté, au Moyen Âge, des Juifs et des Arabes, a quelque chose effectivement de leur patrie orientale. C'est d'abord la culture cananéenne: l'olivier, le figuier, la vigne. Les Basses Cévennes ont la stérilité des montagnes de Juda, et la plage du Golfe, rongée de volcans et d'étangs insalubres, a, dans ses plaines de sel, l'aspect désolé de la mer Morte. »

Le nom même des Cévennes ne serait-il pas issu de l'hébreu *Giben* (*sic*) ? « Pourquoi l'idée de la Bible me vient-elle aussi volontiers lorsque je songe aux Cévennes ?¹¹ », interroge le romancier protestant Romain Roussel en 1969 encore. Lorsque le fils de pasteur écossais, Robert-Louis Stevenson, entend définir les Cévennes protestantes, il recourt à un génitif hébraïque, à la manière du « saint des saints » ou de « vanité des vanités », et forge l'expression

de « Cévennes des Cévennes » : frappant exemple de mimétisme syntaxique. D'autres réduits protestants ont reçu des noms bibliques : on parlait de « ghetto alpin¹² » pour désigner l'implantation des Vaudois dans trois vallées de l'ouest du Piémont, Val del Pellice, co-co-Val del Chisone, Val Germanasca. Le pasteur et historien Alexis Muston (1810-1888), l'un des leurs, a intitulé ses ouvrages *Le Bras de Dieu dans la persécution ou l'héroïque défense des Vallées Vaudoises...*, *La Gossen opprimée, histoire jusqu'ici inconnue des églises vaudoises du Pragela...*, *Ismaël au désert ou cruelle expulsion des habitants des Vallées Vaudoises*. Ces livres ou brochures de 1850 sont fondus dans les quatre volumes de la grande *Histoire des Vaudois du Piémont et de leurs colonies* (1851), sous le titre général de *L'Israël des Alpes*. Muston s'en explique ainsi : « De tous les peuples modernes, dit Boyer, il n'en est aucun qui offre plus d'analogie avec l'ancien peuple juif, que les Vaudois des Alpes du Piémont : nulle histoire n'a eu plus de prodiges que la leur, nulle Église plus de martyrs ». Ces lignes suffisent à expliquer le titre de cet ouvrage : *l'Israël des Alpes*¹³.

À pays de Canaan, « patois de Canaan » — et, en dialecte alsacien, *Pfarrerdeutsch* (allemand des pasteurs) et en tchèque, *biblictina*, la langue de la Bible (de Kralice). Il s'agit de ce français sonore et sacré, qui survit jusqu'au cœur du XX^e siècle, y compris dans les titres de certaines des œuvres d'André Gide, *Si le grain ne meurt* ou *La porte étroite*. Un français pittoresque, si l'on veut ; raide, fougueux, brû-

cette contrée le nom de petite Canaan », L. Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes* [1750], Marseille, Laffite-Reprints, 1976, t. VI, p. 377.

¹⁰ Jules Michelet, *Journal, I (1828-1848)*, Gallimard, 1959, p. 566.

¹¹ *Almanach Cévenol 1969*, Alès, 1968, p. 198 (Roussel est un romancier des camisards).

¹² Rappelé par Gian Paolo Romagnani dans « Italian Protestants », Rainer Liedtke & Stephan Wendehorst, ed., *The emancipation of Catholics, Jews and Protestants. Minorities and the nation state in nineteenth-century Europe*, Manchester and New York, Manchester University Press, 1999, p. 148.

¹³ A. Muston, *L'Israël des Alpes...*, Paris, Marc Ducloux, 1851, I, Préface, p. I.

lant, dont le sang noir a irrigué les *Psaumes* de Marot¹⁴, les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, la *Semaine* de Salluste du Bartas, mais aussi la *Manne mystique du désert* (les sermons du futur martyr Claude Brousson dans les années 1690), les inspirations des prophètes camisards, les prédications des pasteurs et les prières des pieux laïcs du XIX^e siècle. Genèse, Prophètes, Cantique des cantiques, Apocalypse : tout le Livre bat dans la poitrine des Huguenots. « Ma Colombe, qui te tiens dans les fentes de la roche, et dans les cachettes de contremont, fais-moi voir ton regard, et fais-moi ouïr ta voix : car ta voix est douce, et ton regard est de bonne grâce », tel est le passage du Cantique des cantiques, poème d'amour de l'homme pour la femme, de Dieu pour sa tremblante Église, que Brousson commente sans se lasser, dans les montagnes cévenoles des années 1690¹⁵.

Transportons-nous deux siècles et demi plus tard ; le pasteur Franck Piaux, d'origine ardéchoise, s'emporte contre les protestants libéraux, trop tièdes chrétiens à son gré. Il semble aller ainsi contre les siens ? « Malheur à moi si, en présence de leur œuvre de démolition, j'étais un chien muet en Israël. J'élève donc la voix, et haut, et que Dieu paralyse mes mains et cachète mes lèvres si je devais m'écarter des sentiers austères de la vérité¹⁶ ». Voici encore, sans trop insister, Pauline Reclus-Kergomard, nièce de pasteur, inspectrice générale des écoles maternelles. En 1917, la vieille dame écrit à son fils, dont elle attend des nouvelles ; sa lettre commence ainsi : « Mes enfants, je

brame après votre écriture, comme le cerf du psalmiste au courant des eaux ». C'est retrouver le début du psaume 42, « Comme un cerf altéré brame après les eaux courantes, / Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu »¹⁷. Ce français sacré avait connu son apogée dans les années 1688-1689 et 1701-1715, lorsque les prophètes du Dauphiné, du Vivarais, des Cévennes et du Languedoc, enfants et jeunes gens, garçons et filles, saisis par des « inspirations » de type épileptique, et dont la plupart ignorent tout du français — sauf la Bible, devenue depuis 1685 le plus interdit et le plus désiré des livres —, laissent le Dieu d'Israël, l'Éternel des armées, s'exprimer par leur bouche ; un Dieu qui parle évidemment le français du XVI^e siècle, installé dans les paysages millénaires des Hébreux. « Le Carmel désolé verdra et le Liban solitaire reflurira comme une rose », aurait déclaré le premier chef camisard, Esprit Séguier, au moment d'être brûlé vif (août 1702). Il y a même mieux, si l'on peut dire : au début des années 1720, une poignée d'hommes et de femmes, venus de la Vaunage ou des Cévennes, vivent une expérience sectaire à Montpellier, et usent comme langue sacrée de « l'hébreu », en fait une pseudo-langue inventée dont on a par chance conservé quelques fragments, comme dans ce cantique de 1721 :

« Glodoso tre ge ra pressera qui demper falata/Bregeroto clabar ganter ballatine sa sorobar¹⁸ ».

¹⁴ Lui-même imité à tel point que l'on a pu créer l'adjectif, aujourd'hui oublié, de « marotique » : « Qui imite le style de Clément Marot, surtout par l'emploi de certains mots vieilliss, tombés en désuétude : Le style MAROTIQUE est une bigarrure de termes bas et nobles, surannés et modernes. (Marmontel) », *Larousse du XXe siècle en six volumes*, Larousse, 1931, vol. 4, p. 704

¹⁵ *Manne mystique du Désert*, op. cit., p. 4-5.

¹⁶ F. Piaux, *Le cri d'alarme d'un vieux huguenot des Cévennes aux membres de l'Église réformée de France*, Nîmes, 1872, p. 2.

¹⁷ Geneviève et Alain Kergomard, *Pauline Kergomard*, Introduction de Jean-Noël Luc, Rodez, Fil d'Ariane éditeur, 2000, p. 243, et note 8, p. 13.

¹⁸ A. Germain, *Nouvelles recherches sur la secte des Multipliants*, Montpellier, 1857, p. 64. Sur cette secte, et plus largement sur la langue des prophètes, Daniel Vidal, *Le malheur et son prophète. Inspirés et sectaires en Languedoc calviniste (1685-1725)*, Fayard, 1983.

L'expérience huguenote du « malheur juif »

On tient là une clef essentielle de l'énigme : elle est religieuse et culturelle à la fois. Mais à ce point de la démonstration, on doit remarquer qu'elle n'est pas suffisante. À en rester là, on courrait le risque du contresens, comme on l'a vu au colloque du Chambon-sur-Lignon en juillet 2002, au cours duquel Jacques Sémelin, spécialiste de la résistance à Hitler dans l'Allemagne nazie, rappelait à Pierre Bolle, spécialiste de l'attitude des protestants français face à l'antisémitisme, que les protestants allemands avaient réagi bien différemment de leurs coreligionnaires français. Coreligionnaires ? Une distinction doit être introduite. Car il ne s'agit de part et d'autre des frontières ni du même protestantisme, entendu du point de vue théologique, ni des mêmes protestants, entendus du point de vue de la sociologie et de l'anthropologie historique. Pour l'essentiel, la Réforme calviniste est bien la fille, l'héritière, la continuatrice de la Réforme luthérienne. Sur certains points, elle est allée plus loin, a franchi une ligne en deçà de laquelle il n'est pas impossible que les Églises catholique et luthérienne se révèlent plus proches l'une de l'autre que la seconde ne l'est du calvinisme. Pour en rester au seul domaine théologique et ecclésiologique, on doit rappeler que le rapport à l'État est très différent dans les deux principales familles de la Réforme, et que ce n'est pas par hasard que le calvinisme, dès l'abord, a été accusé de républicanisme, quoi qu'en aient eu les protestants français, fidèles et sincères serviteurs de leur Roi, fût-il le Louis XIV de la Révocation. La doctrine des deux règnes telle que l'a définie Luther a conduit les luthériens allemands, dans l'entre-deux-guerres et les années 1940, à trop donner à César, selon une formule ambivalente de Saint-Paul. Le Calvinisme et les « sectes » qui en sont issues ont entretenu un tout autre rapport avec le pouvoir,

affectant tôt des formes démocratiques et républicaines, en Suisse, en Hollande, en Amérique, en France même.

Quant à l'attitude envers les juifs, elle est restée longtemps comparable dans les diverses familles chrétiennes, et le Luthéranisme a charrié autant que l'Église catholique un antijudaïsme religieux susceptible de se muer en antisémitisme économique, politique et racial, comme le montre l'Allemagne des années 1870-1880 où ce sont le pasteur Adolf Stoecker ou l'héritier d'une dynastie pastorale, Paul de Lagarde, qui formulent les premières doctrines antisémites modernes¹⁹. Ici encore l'attitude du Calvinisme varie, dès la racine théologique : Calvin, que certains de ses adversaires ont accusé de « judaïser », insiste sur la continuité des deux Testaments et envisage que le plan de Dieu pour les hommes, distinguant entre réprouvés et élus, retienne dans le salut les Juifs aussi bien que les Chrétiens.

« Nous concluons donc que le vieil Testament, ou l'alliance que Dieu a faite au peuple d'Israël, n'a pas été seulement contenue en choses terriennes ; mais aussi a compris certaines promesses de la vie spirituelle et éternelle, de laquelle l'espérance devait être imprimée au cœur de tous ceux qui s'alliaient vraiment à ce testament »²⁰.

¹⁹ Lucie Kaennel, *Luther était-il antisémite ?*, Genève, Labor et Fides, 1997 ; Helmut Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1991 ; Fritz Stern, *Politique et désespoir. Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Armand Colin, 1990.

²⁰ Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, édition de Jacques Pannier, Belles Lettres, 1951, tome III, p. 35, cité par Pierre-François Moreau, « Calvin, le peuple hébreu et la continuité des deux Testaments », Daniel Tollet, dir., *Les textes judéophobes et judéophiles dans l'Europe chrétienne à l'époque moderne*, PUF, 2000, p. 85-96 [p. 93].

Cela suffisait-il à éradiquer du calvinisme l'antijudaïsme qui a empoisonné Catholicisme et Luthéranisme jusqu'aux années 1940 ? On trouve, dans les années 1930, deux pasteurs ou théologiens qui restent fidèles aux positions les plus traditionnelles sur les Juifs qui « connaissant le vrai Dieu, ont repoussé son fils²¹ ». Mais ils sont isolés, voire rejetés par la masse de leurs collègues : on peut penser que Calvin a le premier pulvérisé « l'enseignement du mépris » (Jules Isaac) conservé dans d'autres confessions chrétiennes jusqu'au cœur du XX^e siècle²².

Encore faut-il aller peut-être jusqu'à distinguer entre les Calvinistes eux-mêmes. Nous ne savons pas assez de choses sur leur attitude en Suisse, Hollande, Hongrie, Italie, Bohême, Écosse, États-Unis, face aux Juifs de la Bible et à ceux de l'histoire européenne et américaine des années 1780-1940, pour savoir si les remarques qui suivent décrivent une spécificité française, strictement historique, ou peuvent s'appliquer au moins à d'autres minorités protestantes, comme les Vaudois d'Italie ou les héritiers tchèques du Hussisme. Que cette perspective comparatiste soit opératoire ou non, il s'agit, si l'on veut percer vraiment l'énigme entêtante du Plateau Vivarais-Lignon ou des Cévennes, de rappeler ou d'établir, plus systématiquement qu'il n'a été fait jusqu'à présent,

²¹ F.J. Leenhardt (professeur à la faculté de théologie de Genève), *L'Antisémitisme et le mystère d'Israël*, Paris, Genève, 1939, p. 9 (reprise de " Les Juifs et nous ", *La Vie protestante*, 2 décembre 1938). Critique par Jacques Martin, " L'antisémitisme païen... et chrétien ", *Revue du Christianisme social*, 1939, p. 120-129. L'autre pasteur est Noël Vesper, un homme d'extrême droite, fusillé par les maquisards à la Libération.

²² Outre l'article précédent, lire Salo W. Baron, " John Calvin and the Jews ", *Harry Austryn Wolfson jubilee volume on the occasion of his seventy-fifth birthday*, Jérusalem, 1965, t. I, p. 141-163, et divers travaux de Myriam Yardeni, dont un livre en hébreu sur *Huguenots et juifs du XVI^e au XVIII^e siècle* (Jerusalem, The Zalman Shazar Center for Jewish History, 1998, sommaire en anglais).

que les calvinistes français, que nous pouvons désigner sous leur vieux nom de *Huguenots*, ont vécu une expérience un peu limite, un peu panique, de « judaïsation » de leur culture et de leur destin. Au-delà de la théologie et de la culture abordées jusqu'à présent, c'est bien l'histoire qu'il faut appeler à l'aide pour distinguer : face à l'Écosse, à la Suisse, à la Hollande, ou encore aux États-Unis, peut-être à la Hongrie, tous pays dans lesquels les calvinismes ont été des Églises nationales, voire établies, et ont bénéficié de cette confiance primordiale dans leur rapport à l'État, il est d'autres expériences, marquées par la persécution, la clandestinité, la dispersion. Elles ont été vécues par les Hussites, les Vaudois, les Wallons (protestants des Pays-Bas espagnols), les Huguenots. Peut-on parier que ces groupes protestants minoritaires, bousculés par l'Histoire et les États, ont offert aux Juifs, dans l'Europe des années 1940, ce type d'accueil et de refuge que l'on rencontre dans le protestantisme français ? La chose semble établie pour les vallées vaudoises d'Italie, elle mériterait d'être vérifiée tout spécialement pour les noyaux calvinistes ou hussites de Bohême et de Hongrie²³.

Qu'entend-on par expérience *judaisante* des huguenots ? Voici quelques thèmes qui méritent d'être développés ailleurs. Signalons les surnoms moqueurs ou injurieux (la liste en est longue, de *parpaillot* à *gorge-noire*), et la stigmatisation physique : le protestant aurait la gorge noire, le ventre bleu, ou un œil au milieu du front ; ces billevesées sont prises au sérieux, en Lozère catholique, jusqu'au début du XX^e siècle²⁴. Il y a la persécution populaire, le « po-

²³ En prêtant attention au fait qu'en Hongrie le calvinisme est minoritaire mais répandu dans l'aristocratie et associé au pouvoir (le régent Horthy, par exemple, est calviniste).

²⁴ P. Cabanel, " Voir un protestant: la fin des "gorges noires" en Lozère ", *La moquerie. Dires et pratiques*, n° spécial du *Monde Alpin et Rhodanien*, 3-4/1988, p. 157-168.

grom », la violence de l'État (dragonnades, révocation de l'Édit de Nantes en 1685, galères...), de Saint-Barthélemy en Terreur blanche (1815). C'est un parfait anachronisme, bien sûr, assumé par la liberté de création de l'artiste : mais lorsque dans *La Reine Margot* Patrice Chéreau filme l'aube du 25 août 1572 dans les rues de Paris, avec ces monceaux de corps nus jonchant le pavé avant d'être jetés sur les charrettes, nous pensons avec lui à d'autres charniers, beaucoup plus proches dans le temps, et le rapprochement ne nous choque pas. Traumatisme religieux majeur, autour de 1685, la chute des temples, le départ des pasteurs, le silence contraint des pères et la révolte des fils lors de la guerre des Camisards (1702-1705), comme une autre guerre des Macchabées : tout cela existe déjà dans l'histoire juive. Il reste à citer le Refuge huguenot, cette diaspora européenne, sinon planétaire, qui débute dès le XVI^e siècle et entraîne après 1685 environ 200 000 personnes, qui rencontrent, en divers lieux de leur exil, les juifs sépharades.

Dans Amsterdam, nouvelle Jérusalem des juifs et des huguenots, le pasteur Jacques Basnage, auteur d'une importante histoire des Juifs, chante la grandeur d'une ville accueillante aux exilés religieux. « [Les Juifs] vivent paisiblement dans un grand nombre de villes où la Réforme tient le dessus ; et de tous les lieux du monde, la Hollande est celui où ils paraissent avec le plus d'éclat²⁵ ». Auparavant, Basnage a montré le Pape se moquant secrètement de Ferdinand le Catholique, « folie d'un politique raffiné, qui dépeuplait ses États d'un nombre considérable d'habitants riches et habiles au commerce²⁶ » : derrière Ferdinand et les Juifs, ne sont-ce pas Louis XIV et les Huguenots qu'il faut reconnaître ? C'est à Rotterdam que le pasteur Pierre Jurieu a relu l'Apocalypse et annoncé la fin de la Bête (Louis XIV), la sortie

d'Égypte, le retour du peuple fidèle dans une France qui ne sera plus la Babylone antichrétienne. En cette fin de XVII^e siècle, les huguenots achèvent de confondre leur histoire avec celle des Hébreux, ils la datent à l'aide des catégories en œuvre dans l'Ancien Testament. La France est Babylone, le temps présent une nouvelle traversée du Désert. On a vu plus haut Claude Brousson, l'avocat devenu pasteur clandestin, intituler *Manne mystique du Désert* le recueil de ses sermons prononcés dans les cavernes et les forêts, lors des assemblées « au désert » : double allusion aux Hébreux nourris par Dieu dans le désert. L'assimilation est si forte que le Désert est devenu le nom officiel, adopté par les historiens, de la période qui va de 1685 (Révocation de l'Édit de Nantes) à 1787 (Édit de tolérance). Depuis 1911, un musée installé au cœur des Cévennes porte ce nom étonnant qui laisse perplexe les touristes non informés (beaucoup s'interrogent sur le lien avec Saint-Guilhem-le-Désert, plus à l'ouest, alors que la toponymie n'y est qu'érémite et médiévale, et non biblique) : Musée *du Désert*, par allusion à cette période. Le nom est même devenu commun : un « désert », dans le Béarn, désigne de nos jours encore un lieu d'assemblée, connu par la mémoire orale.

Sauf peut-être dans le Refuge, ces liens avec les Hébreux restent rhétoriques jusqu'à la Révolution française ; mais dès 1790, protestants et juifs (ré)intègrent ensemble la nouvelle communauté nationale. Ce bonheur partagé se paie, surtout verbalement, par le surgissement d'une haine nouvelle, nourrie des anciennes haines et controverses théologiques, mais qui s'est d'un coup politisée : le nouveau régime profite aux anciennes minorités jusque-là tenues en réserve, elles le servent avec passion. On voit s'affirmer, dans les rangs monarchistes et catholiques ulcérés par le tour anticatholique que prend la Révolution, dès 1790, ce que nous ne pouvons qu'appeler, en dépit de l'aspect

²⁵ J. Basnage, *Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent pour servir de continuation à l'histoire de Joseph*, nouvelle édition augmentée, La Haye, Henri Scheurleer, 1716, livre IX, vol. 15, p. 1086.

²⁶ *Ibid.*, vol. 14, p. 545-6.

disgracieux de l'expression, un *anti-judéo-protestantisme* qui a de beaux jours devant lui. Il resurgit à chaque régime moderne dont se dote la France au XIX^e siècle : sous la monarchie de Juillet, où le fouriériste Toussenel confond « Genevois » et Juifs, comme sous la Troisième République où l'anti-protestantisme est une véritable province de l'empire antisémite, dès *La France juive* de Drumont. L'affaire Dreyfus est une page importante de l'histoire du protestantisme et des haines anti-protestantes, comme des rencontres objectives et affinitaires entre Juifs et Protestants²⁷. On pourrait épiloguer sur ce thème²⁸, il suffit de souligner que les Protestants n'ont cessé, depuis le XVI^e siècle, de confronter leur destin difficile à celui des Hébreux, puis des Juifs de l'Europe moderne et de la France post-révolutionnaire.

Dans les années 1930, culture hébraïque et mémoire huguenote sont au faîte de leur vitalité dans les noyaux « cévenols » de la Haute-Loire, de la Drôme, du Gard, du Tarn. Si Renée Bédarida a mis en exergue les « armes de l'esprit » dans l'aventure de *Témoignage chrétien* (une aventure partagée par des Protestants)²⁹, on doit parler ici « d'armes de la mémoire ». Qu'écrit, en effet, le pasteur Boegner au grand rabbin Schwartz, en mars 1941 ?

²⁷ A. Encrevé, « La petite musique huguenote », Pierre Birnbaum, dir., *La France de l'Affaire Dreyfus*, Gallimard, 1994, p. 451-504, et « Les protestants », Michel Drouin, dir., *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, Flammarion, 1994, p. 445-457. P. Cabanel, « De Calas à Dreyfus. Le dreyfusisme protestant », *Jean Jaurès, Cahiers trimestriels*, n° 154, octobre-décembre 1999, *L'affaire Dreyfus, Histoire (II)*, p. 49-64.

²⁸ Je prends la liberté de renvoyer à un ouvrage en préparation sur huguenots et juifs dans la France des XIX^e et XX^e siècles. Première approche dans P. Cabanel, « Le judéo-protestantisme, phantasme catholique ou moment fondateur de la laïcité ? », *Les cahiers du judaïsme*, 9, hiver/printemps 2001, p. 88-103.

²⁹ R. Bédarida, *Les armes de l'esprit. Témoignage chrétien (1941-1944)*, Les Éditions ouvrières, 1977.

« Notre Église, qui a jadis connu les souffrances de la persécution, ressent une ardente sympathie pour vos communautés dont en certains endroits la liberté du culte est déjà compromise et dont les fidèles viennent d'être si brusquement jetés dans le malheur. [...] Entre vos communautés et les Églises de la Réforme existe un lien que les hommes ne peuvent briser : la Bible des Patriarches, des Prophètes et des Psalmistes, l'Ancien Testament dont Jésus de Nazareth a nourri son âme et sa pensée et où ses disciples de tous les siècles entendent la parole de Dieu³⁰ ».

Ces deux phrases disent tout, la première sur la mémoire, la seconde sur la culture, également hébraïsantes et judaïsantes de la minorité huguenote française, ces Français pas comme les autres, ces Protestants pas comme les autres. « Juifs » de *papier Bible*, si l'on ose dire, ils ont eu beaucoup moins de chemin à faire que les autres Chrétiens de France et d'Europe pour accueillir les Juifs frappés par la législation et la police de Vichy. Plutôt que d'enseignement du mépris, on peut parler à leur propos d'un enseignement de la mémoire : c'est parce que quatre siècles d'une histoire très particulière, de la Bible à l'exil, du Désert à la République, ont fait des Huguenots comme une supplémentaire tribu du peuple élu, que les petits Israëls cévenols ont offert un peu de manne fraternelle aux juifs jetés dans une nouvelle traversée du Désert.

Patrick Cabanel
Université de Toulouse-Le Mirail

³⁰ Texte complet dans P. Bolle, « Des voix protestantes », P. Bolle et Jean Godel, dir., *Spiritualité, théologie et résistance. Yves de Montcheuil, théologien au maquis du Vercors*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1987, p. 171.